

Article

« Protection discipline et honneur : une salle de boxe dans le ghetto américain »

Loïc J. D. Wacquant

Sociologie et sociétés, vol. 27, n° 1, 1995, p. 75-90.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001833ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Protection, discipline et honneur.

Une salle de boxe dans le ghetto américain*



LOÏC J.D. WACQUANT

De même qu'on ne saurait comprendre ce qu'est une religion instituée tel le catholicisme sans étudier dans le détail la structure et le fonctionnement de l'organisation qui la porte, en l'occurrence l'Église romaine, de même on ne peut élucider la signification et l'enracinement de la boxe dans la société américaine contemporaine — ou du moins dans les régions inférieures de l'espace social où elle réchappe à une extinction périodiquement annoncée comme inéluctable et imminente — sans examiner la trame des rapports sociaux et symboliques qui se tisse au sein et autour de la salle d'entraînement, moyeu et moteur caché de l'univers pugilistique.

Un *gym* (selon le terme consacré dans les pays de langue anglaise) est une institution complexe et polysémique, surchargée de fonctions et de représentations qui ne se livrent pas d'emblée à l'observateur, fût-il averti de la nature du lieu. En apparence, pourtant, quoi de plus banal et de plus évident qu'une salle de boxe ? On pourrait en effet reprendre mot pour mot cette vignette que George Plimpton (1988, p. 158) compose sur le fameux Stillman's Gym de New York dans les années cinquante, pour décrire n'importe quelle salle de l'Amérique urbaine d'aujourd'hui, tant sont puissants les invariants qui commandent son agencement¹ :

On accédait par un escalier sombre à une salle lugubre qui n'était pas sans rappeler la soute d'un ancien galion. On pouvait en discerner les bruits avant même que les yeux ne s'accoutument à la pénombre : le slap-slap des cordes à sauter giflant le parquet, le son

* Cet article est dédié à Robert K. Merton en remerciement des conseils prodigués durant notre trop bref voisinage new-yorkais. Je suis également reconnaissant à la Society of Fellows de Harvard University, au programme Lavoisier du gouvernement français et à la Fondation Russell Sage, pour le soutien qu'ils m'ont apporté dans la réalisation de cette recherche.

1. Cette description est valable pour la plupart des pays : les salles de boxe du monde entier sont composées à peu de choses près des mêmes ingrédients et se ressemblent à s'y méprendre. On trouvera d'autres descriptions *in* WILEY (1989, pp. 28-29 et 153ff) pour le New Oakland Boxing Club à Oakland en Californie et le célèbre Kronk Gym de Détroit, PLUMMER (1989, p. 51ff) pour le Rosario Gym de East Harlem à New York, et Brunt (1987, pp. 43-69) pour le Cabbagetown Boxing Club dans la banlieue de Toronto. FRIED (1991, pp. 32-53) dresse un portrait savoureux du Stillman's Gym de la grande époque. Le remarquable reportage photographique de Larry FINK « Sur ce ring » (« In This Ring » in *Mother Jones*, septembre-octobre 1993) et le livre de Martine BARRAT (1993), *Do or Die*, (À la vie, à la mort), donnent une traduction visuelle fidèle de l'atmosphère d'une salle de boxe.

mat du cuir contre les sacs de frappe qui cliquetaient en se balançant au bout de leurs chaînes, le crépitement des poires de vitesse, le grincement étouffé des bottines sur le tapis du ring (il y avait deux rings), les renflements des boxeurs soufflant par le nez et, toutes les trois minutes, le résonnement strident de la cloche. L'atmosphère tenait du crépuscule dans une jungle fétide.

Le *gym* est cette forge où se façonne le pugiliste, l'atelier où s'usine ce corps-armure et arme qu'il s'apprête à lancer dans l'affrontement sur le ring, le creuset où se polissent les habiletés techniques et les savoirs stratégiques dont le fragile assemblage fait le combattant accompli, enfin le fourneau où s'entretient la flamme du désir pugilistique et la croyance collective dans le bien-fondé des valeurs indigènes sans laquelle nul ne saurait se risquer durablement entre les cordes (Wacquant, 1995a). Mais le *gym* n'est pas que cela. Et il se pourrait bien que sa fonction technique affichée — transmettre et inculquer une compétence sportive — ne soit en fait subordonnée aux fonctions sociales et morales qu'il masque dans le mouvement même par lequel il s'en s'acquitte.

Cet article se propose de pointer trois des principales fonctions extra-pugilistiques que remplit une salle de boxe pour ceux qui viennent y communier dans ce culte plébéien de la virilité qu'est le Noble art. Tout d'abord le *gym* protège de la rue et joue le rôle de bouclier contre la violence du ghetto et les pressions de la vie quotidienne. À la manière d'un *sanctuaire*, il offre un espace protégé, clos, réservé, où l'on peut, entre soi, « baisser la garde » et se soustraire aux misères ordinaires d'une existence trop ordinaire. Le *gym* permet, à défaut d'autre chose, d'échapper aux mauvais sorts que la culture et l'économie de la rue réservent aux jeunes nés et enfermés dans cette « autre Amérique » honnie et abandonnée de tous.

La salle de boxe est ensuite *une école de moralité* au sens de Durkheim (1963), c'est-à-dire une machine à fabriquer l'esprit de discipline, l'attachement au groupe, le respect d'autrui comme de soi et l'autonomie de la volonté indispensables à l'éclosion de la vocation pugilistique, mais dont les principaux dividendes sont, selon toute vraisemblance, distribués loin des rings, dans les domaines les plus variés de la vie familiale et sociale. Le *gym* est le support d'un « maître-programme de vie » (*regulae magistra vitae*, comme disaient les Bénédictins) et de formes mutuelles de sociabilité et de contrôle qui, en régularisant la conduite et les affects, ouvrent la voie d'une meilleure connaissance de soi-même et des autres, voire d'une forme pratique de sagesse marquée par l'apaisement et l'acceptation de soi.

Enfin, la salle de boxe est le vecteur d'une *débanalisation de la vie quotidienne*, en ceci qu'elle fait de la routine et du dressage corporels le moyen d'accès à un univers sensoriel et émotionnel palpitant et imprévisible où s'entremêlent aventure, honneur masculin et prestige. L'appartenance au *gym* est la marque tangible de l'acceptation dans une confrérie virile qui permet de s'arracher à l'anonymat de la masse et, partant, de s'attirer l'admiration et l'assentiment de la société locale. On comprend dans ces conditions l'attachement que la plupart des boxeurs portent à leur salle, qu'ils comparent volontiers à « une seconde famille » et même à « une seconde mère », ce qui dit bien la fonction protectrice et nourricière qui est sienne à leurs yeux.

UN GYM « À L'ANCIENNE » SUR LE SOUTH SIDE DE CHICAGO

Pour apercevoir ces diverses facettes du *gym* et détecter les protections et les profits qu'il apporte à ceux qui se placent sous son égide, il faut et il suffit de suivre les obscurs fantassins du Noble art dans l'accomplissement de leurs tâches journalières et se plier à leurs côtés au rigoureux régime, indissociablement corporel et moral, qui définit leur état et scelle leur identité. C'est ce que j'ai fait trois ans durant (de l'été 1988 à l'automne 1991) dans une salle du ghetto noir de Chicago où je me suis initié aux rudiments du métier et où, m'étant lié d'amitié avec les entraîneurs et les boxeurs de la place, j'ai pu observer *in vivo* la genèse sociale et le déroulement des carrières pugilistiques.

Le Stoneland Boys Club est l'un des 52 clubs de boxe officiellement répertoriés dans l'État de l'Illinois et l'une des quatre principales salles dites professionnelles de la ville de

Chicago². C'est un *gym* « traditionaliste », tenu d'une poigne de fer par un *head coach* septuagénaire de stature internationale (il a fait ses classes dans l'entourage du légendaire Joe Louis, exercé son commerce sur trois continents et conduit deux de ses poulains jusqu'aux sommets de la hiérarchie mondiale) et qui jouit d'une renommée enviable depuis son ouverture en 1977, nonobstant l'indigence de ses moyens. Sous l'enseigne de l'organisme caritatif qui lui prête gracieusement le local, le club de Stoneland accueille bon an mal an une grosse centaine d'adolescents et compte une trentaine de membres réguliers, dont dix à douze professionnels³.

Le *gym* est situé dans un quartier déshérité en plein déclin, typique en cela du ghetto du South Side, sur une avenue truffée de bâtiments à l'abandon et de commerces condamnés aux carcasses brûlées ou murées par des contreplaqués — la plupart ont été incendiés par leurs propriétaires avec la complicité des gangs afin de toucher les primes d'assurance. Stoneland est une sorte de jachère sociale où sont consignées les fractions du prolétariat noir de la ville marginalisées par la polarisation de la structure des classes, la ségrégation raciale inflexible et le désengagement urbain accéléré de l'État américain (Mollenkopf and Castells 1991, Massey and Denton 1993, Wacquant 1993 et 1995c). Sa population exclusivement noire est jeune (40 % des habitants ont moins de 20 ans), largement dépourvue de capital culturel et économique (la moitié des adultes n'ont pas achevé leurs études secondaires et un tiers des ménages vivent en deçà du seuil officiel de pauvreté), et massivement exclue du marché du travail (seuls 44 % des hommes disposent d'un emploi salarié et autant de familles doivent recourir à l'aide sociale pour subsister). C'est dire que le *gym* de Stoneland est bien fait pour explorer le rôle d'une salle de boxe dans le ghetto noir de la métropole américaine.

Être le seul Blanc du club aurait pu constituer un sérieux obstacle à mon intégration et donc amputer ma capacité à pénétrer l'univers social du boxeur, si ce n'était l'action conjuguée de trois facteurs compensateurs : d'une part l'ethos égalitariste et le daltonisme racial affirmé de la culture pugilistique — au niveau de la salle, s'entend — font qu'on y est accepté à part entière du moment où l'on se plie à la discipline commune et où l'on « paie ses droits » sur le ring ; d'autre part, ma nationalité française m'a octroyé une sorte d'extériorité statutaire par rapport à la structure des rapports d'exploitation, de mépris(e) et de méfiance mutuelle qui opposent les Noirs aux Blancs américains ; enfin mon « abandon » total aux exigences du terrain, et notamment le fait que je mette régulièrement les gants avec eux, m'a valu l'estime de mes collègues de ring, ainsi qu'en témoignent l'appellation « *brother Louie* » et la gamme de surnoms affectueux qu'ils m'ont décernés au fil des mois⁴.

À ces facteurs s'ajoute le caractère « opportuniste » (Riemer 1977) de mon insertion : en effet, je ne suis pas entré au *gym* dans le but exprès d'étudier le monde pugilistique. Mon intention de départ était de me servir de la salle comme d'une « fenêtre » sur le ghetto (mon objet initial) et ce n'est qu'après avoir été intronisé au sein du Boys Club que j'ai décidé, avec l'aval des intéressés, de prendre le *gym* comme second objet d'étude. L'amitié et

2. Un *gym* professionnel est une salle où s'entraînent des boxeurs « pros » (donc payés pour leurs prestations entre les cordes), outre les amateurs qui peuplent tout club. Stoneland est un pseudonyme ; on a de même maquillé certains noms de lieux et de personnes afin de préserver l'anonymat des informateurs qui le désiraient. On trouvera une description plus détaillée de la salle de Stoneland, de son environnement immédiat et de sa structure sociale in WACQUANT (1989 et 1992a).

3. À la fin de sa carrière, Mohammed Ali, qui possède une résidence à quelques lieues de là, dans le quartier huppé de Hyde Park-Kenwood, îlot blanc de richesse perdu au milieu de l'océan de misère noire du South Side, avait l'habitude de venir s'y entraîner — ce qui provoquait inmanquablement de brusques flambées de liesse sur la rue. La plupart des boxeurs marquants de la dernière décennie à Chicago sont, à un moment ou un autre, passés par le *gym* de Stoneland, qui était jusqu'à sa fermeture en 1992 (le bâtiment ayant été rasé et remplacé par un parking dans le cadre de la « rénovation » de la rue) l'un des principaux fournisseurs de combattants pour les « soirées » pugilistiques de la région.

4. WOLF(1964, p. 571) définit le concept d'« abandon » en ethnographie comme impliquant « un engagement total, une mise en suspension des notions reçues, la pertinence de toute chose, l'identification et le risque de se faire blesser ». Le fait d'avoir poussé mon apprentissage jusqu'à combattre lors des Chicago Golden Gloves de 1990, le plus prestigieux tournoi amateur de la région, a grandement contribué à solidifier mon statut dans le club, en sus des preuves de solidarité apportées au quotidien hors de la salle.

la confiance que m'ont généreusement accordées les habitués de Stoneland ont fait que j'ai pu me fondre parmi eux à l'intérieur de la salle, mais aussi les accompagner dans leurs pérégrinations à travers le South Side. C'est en participant aux moments banals et saillants, piteux ou glorieux, de leur vie de tous les jours — mariage, naissance ou funérailles, recherche d'un emploi ou d'un logement, distractions ou tractations d'affaires, démêlés avec leurs épouses, le bureau d'aide sociale ou la police — que j'ai pu mesurer de près l'étendue de l'impact du *gym* sur celle-ci. Pour finir, ces observations ethnographiques ont été recoupées et complétées par la recollection des histoires de vie des principaux membres du club, par des entretiens approfondis avec les cinquante pugilistes professionnels en exercice dans l'État de l'Illinois à l'été 1991 ainsi qu'avec leurs entraîneurs et managers, et par la lecture systématique de la littérature « indigène » (revues et lettres d'information spécialisées, biographies et autobiographies) et de ses dérivés savants (écrits littéraires et historiographiques)⁵.

UN SANCTUAIRE : LE GYM COMME BOUCLIER CONTRE LA RUE

T'as tellement de jeunes types qui sont là à faire les mariolles et à galérer et à pas savoir quoi foutre. Le *gym* leur donne le choix de faire *quelque chose de positif*. Tout l'monde va pas choisir la boxe. T'en a qui choisissent le basket, t'en a qui choisissent de traîner au coin de la rue, *mais* : le *gym* est là pour ceux qui *veulent* se sortir de la rue pour un temps. C'est pour ça qu'je suis content que le *gym* soit là, parce que *la rue t'appelle à elle et la rue peut te bouffer tout cru*, alors, le *gym*, lui, il peut t'appeler et avec un peu de bol tu vas t'aiguiller sur quelque chose de mieux, mais la rue (grimace) — t'es sûr de t'retrouver en rade au bout du compte.

Butch, 32 ans, pompier, 14 ans à Stoneland⁶

La première raison d'être d'une salle de boxe dans le ghetto n'a que peu à voir avec le sport puisqu'elle consiste à offrir une antidote aux dangers et aux tentations de la rue, un rempart contre l'insécurité qui règne dans le quartier et empoisonne toutes les sphères de l'existence, un sanctuaire où se soustraire, fût-ce quelques heures par jour et jusqu'à ce qu'on trouve une meilleure échappatoire, aux tensions et aux pressions de la survie quotidienne aux marges d'une société d'abondance aussi distante qu'indifférente. Fonction somme toute banale mais trop souvent inaperçue⁷, récemment rendue plus critique encore par la véritable *désertification organisationnelle* et par la *dépacification* des rapports interpersonnels qui frappent les enclaves ségréguées de la métropole américaine suite au double mouvement de contraction du marché du travail et de retrait de l'État (Wacquant 1992b).

5. Afin de limiter l'inévitable évaporation sémantique liée au passage de la langue orale imagée du vernaculaire noir américain de la rue à la transcription-traduction écrite en français, on a conservé en note infrapaginale l'original des extraits d'entretiens donnés dans le texte.

6. « They's so many young guys out there rippin' an' runnin' an' doin' nothin'. The gym gives them a choice to do somethin' positive. Everybody doesn't choose boxin'. Some of 'em choose basketball, some of 'em choose to hang out on corners, *but*: the gym is there for the guys who *wanna* get off the street for a while. Tha's one of the reasons why I'm glad the gym is there, because *the street calls you and the street can eat you up*, so the gym can call you an' you can get lucky and branch off into better thin's, but the streets (grimace) — you usually win' up on a dead-en' alley somewhere. »

7. Y compris par ceux-là mêmes qui devraient pourtant en être avertis, tels les responsables de l'organisme caritatif qui chapeaute la salle de Stoneland : tels nombre d'observateurs distants, ceux-ci sont persuadés que la boxe ajoute à la violence du ghetto et c'est avec la plus grande réticence qu'ils tolèrent le *gym* (auquel ils n'accordent aucun financement propre) au sein de leur branche locale de Stoneland. Protéger de la rue est pourtant la fonction d'origine des *gyms* depuis la mutation du Noble art en sport plébéen dans les premières décennies du siècle. Ainsi le Stillman's Gym de New York « fut ouvert à son origine par deux millionnaires philanthropes comme une mission de charité visant à soustraire les jeunes à la rue » (PLIMPTON 1988, p. 158). De ce point de vue, l'histoire bégaie, comme l'indique le *coach* du *gym* de Palmer Park, dans la banlieue de Washington, où Sugar Ray Leonard fit ses premières armes : « Au début quand on a commencé, c'était jamais avec l'idée de produire des boxeurs pour les Olympiades. Le principal truc qu'on avait en tête, c'est de tirer les jeunes de la rue et des emmerdes. *Si un jeune a la tête prise par la boxe en général il a pas le temps d'aller voler des bagnoles* » (in GOLDSTEIN 1981, p. 51, c'est moi qui souligne).

Quand je lui demande lequel des membres du club vient à la salle pour y trouver refuge et répit, le vieux *coach* de Stoneland me rabroue : « C'est tous autant qu'ils sont, Louie : ils essaient tous de se sortir d'la rue et d'pas tomber dans des emmerdes — tous » (« It's all of them, Louie : they all tryin' to keep off d'streets and gettin' in trouble — tha's everybody »). C'est que le ghetto afro-américain contemporain est un univers hobbesien dans lequel la violence est endémique, comme en atteste le fait que tous les boxeurs professionnels du Stoneland Boys Club, à l'exception d'un seul, ont personnellement assisté à un (ou plusieurs) meurtre(s). Huit sur onze ont également été victimes d'une agression à main armée⁸. Enfin, la plupart des membres du *gym* ont eu — et ont toujours pour deux d'entre eux — des accointances avec les gangs qui se disputent le contrôle de ces territoires à l'abandon que sont le South Side et le West Side de Chicago.

Dans un tel « quartier de haute insécurité » (Wacquant 1994), où les crimes les plus divers sont monnaie courante et les taux d'homicides avoisinent ceux enregistrés par les soldats américains au plus fort de la guerre du Vietnam et où, par conséquent, l'espace public s'est racorni jusqu'à pratiquement disparaître, le danger n'est pas une simple « conception culturelle » (Merry 1988) propre à la vie urbaine mais une réalité physique pressante et incontournable (Sánchez-Jankowski 1994). Preuve que la mort violente se coule dans le cours de l'existence sur le mode du va de soi, la réaction d'étonnement des membres du *gym* de Stoneland quand je leur demande s'ils ont jamais été témoins de mort d'homme. La question semble un brin naïve, voire superfétatoire, à mon principal partenaire de *sparring* Shante : « Tssss ! J'ai vu, j'ai vu deux-trois mecs se faire buter au pénitencier. J'ai vu un type se faire descendre dans la rue. C'est rien tout ça ». Lui-même a été à moult reprises la cible de fusillades : « Ouais, j'veux dire... (petit rire) je m'suis faire tirer dessus, uh-uh, j'me suis fais canarder *des tas de fois*. [Combien de fois ?] Oh *man* ! J'dirais dix fois, quinze fois, putain ! [Et poignardé ?] Non, (perplexe) j'ai du pot que j'me sois jamais pris un coup de couteau, *c'est quand même quelque chose ça, non ?* »⁹ Même réaction de la part de Curtis, la vedette du *gym*, qui a grandi dans un quartier limitrophe de Stoneland : lorsqu'il lui arrive d'assister à une agression dans la rue, il se contente de « tourner la tête, tu r'gardes ailleurs : qu'est-ce tu vas faire ? Ça arrive tous les jours ». Son acolyte Tony, qui travaille à temps partiel dans un McDonald des environs, montre une même familiarité avec la violence quand il remarque : « J'ai vu des gens qui se sont fait tirer dessus. J'ai vu des gens qui se sont fait descendre. J'ai vu une personne qui s'est faite *descendre, raide*, qu'était juste à côté de moi et j'ai senti que ça aurait aussi bien pu être moi et, hum, c'que j'ai d'mieux à faire, c'est d'changer mes fréquentations¹⁰. »

Changer ses fréquentations, s'extirper en douceur et sans déshonneur — donc sans s'exposer aux sarcasmes ou aux rétributions — du réseau des copains qui, tôt ou tard, vous entraîneront sur la mauvaise pente, éviter de traîner dans les coins de mauvais aloi, se placer hors d'atteinte des gangs, vecteurs de toutes les délinquances, bref se mettre à l'abri : l'entrée au *gym* est avant tout le moyen de *se couper de la rue* afin de ne pas être « aspiré » (selon la langue imagée du ghetto) par le cortège des dérives et des dérélictions qui lui sont associées. Avec, comme bonus, la possibilité d'apprendre une technique d'autodéfense dont l'utilité est patente. « Bon, mais s'ils avaient pas la boxe, où est-ce qu'ils seraient, où est-ce qu'ils iraient ? » lance cet ancien, devenu arbitre, qui consacre ses loisirs à l'animation d'un *gym* niché au cœur d'un quartier mexicain où pullulent les gangs :

8. Sur l'ensemble de la ville, ce sont six boxeurs « pro » sur dix qui ont été témoin d'un homicide, avec de fortes variations selon l'origine ethno-raciale : cette proportion s'élève à 70 % chez les pugilistes de couleur, contre un tiers et un quart parmi leurs camarades issus des communautés latino et blanche.

9. « Tssss ! I seen, I seen coupla guys git killed in d'penitentiary. I witness a guy git kill on the street. That ain't nothin' (...) Yeah, I mean... (petit rire) I been shot at, uh-uh, I been shot at *many a times*. [How many times?] Oh man! I say ten times, fifteen times, shi'! [And stabbed?] No, (perplexe) I'm lucky I ain' neve' been stabbed, *ain' that somethin'!*? »

10. « I seen people shot. I seen people killed. I seen a person *shot, killed* that was standin' right next to me an' I felt that it coulda been me an', hum, the bes' thin' that I need to do was change my acquaintances. »

La masse d'entre eux, ils se retrouveraient en taule. Ce *gym*, la boxe, elle sauve des vies la boxe. (Secouant la tête) Non seulement elle sauve la vie de l'individu [qui boxe], mais elle pourrait bien *sauver ta vie ou la mienne* de vie, parce que ce mec-là (il désigne du doigt un jeune trapu aux cheveux jais et aux bras de galérien couverts de tatouages qui ahane sur un sac) il pourrait être dehors à attendre de tuer quelqu'un ou d'agresser quelqu'un pour le voler. Au lieu de ça, il est là *en train de boxer*. Il est là à sauver sa vie. Il est là à sauver ta vie et ma vie : il est pas dehors, il a pas un pistolet sur lui, il va pas nous tirer dessus. *C'est un monde cruel là dehors*¹¹.

De fait, un jeune qui vient pointer chaque après-midi à la salle n'a plus guère ni le temps, ni l'énergie, ni éventuellement l'envie de se mêler aux activités risquées ou illicites qui, par désœuvrement, par désir d'« action » ou par intérêt matériel, occupent une bonne part de l'emploi du temps des adolescents du ghetto (Vigil 1988, Taylor 1989, Bourgois 1994). Et peu importe si telle recrue se révèle être un poltron ou un athlète médiocre et si telle autre se mue en « poupée de salle » et refuse de « passer pro » ou, au contraire, devient une authentique terreur des rings : le simple fait qu'il soit là à suer entre quatre cordes, à passer ses frustrations sur les sacs de frappe ou à se frotter, à la loyale, à un adversaire dûment ganté et casqué comme lui entre les cordes, suffit amplement à justifier l'existence de la salle¹².

Pareil à une coquille, le *gym* se referme sur lui-même et arrête le bruit et la fureur du monde alentour. Sa temporalité propre, ses règles de vie commune et son étiquette, son atmosphère empreinte de ferveur s'opposent terme à terme à celles de la rue et concourent à créer un sentiment de sécurité qui fait cruellement défaut à l'extérieur. Dans cette « portion d'espace » à part d'où les préoccupations mondaines du ghetto sont systématiquement exclues¹³, on peut « laisser filer la vapeur » et passer sa fureur de (mal) vivre en cognant des sacs plutôt qu'un rival du quartier. Et il redevient possible de goûter à une sociabilité dont on est gravement sevré par ailleurs. Car tout comportement vindicatif ou violent est formellement interdit dans la salle, y compris sur le ring, où les échanges entre partenaires de *sparing* sont strictement policés et codifiés, quand bien même ils apparaîtraient incontrôlés à un regard novice (Wacquant 1992a, p. 241-246). Chacun se doit de traiter les autres avec courtoisie et déférence — et est en droit d'en attendre autant d'eux. Au besoin, un antagonisme trop vif entre deux membres du club peut se résoudre entre les cordes, mais en aucun cas hors du ring¹⁴. Curtis explique :

C'est rien qu'idée, le *respect* pour le *gym*, que les gens ont pour le *gym* et comment [le vieux *coach*] fait que tout l'monde *respecte* le *gym* et respecte les gens qui sont au *gym*, tu vois : pas de gros mots, comme, t'as pas à hausser le ton ou à chercher la bagarre avec

11. « Now if it wasn't for boxing, where would they be, where would they go? Lotta 'em would go to jail. This *gym*, *boxing*, it saves lives, boxing. (secouant la tête) Not only does it save a life of the individual, it might *save yours or my life* because that guy might be out killin' somebody or robbin' somebody. Instead he's out *boxing*. He's out saving his life. He's out saving your life and my life: he's not out there, he don't have a gun, he's not going to shoot us. *It's a cruel world out there* ».

12. Comme le clame cet entraîneur du ghetto noir d'Oakland (cité par WILEY 1989 p. 30) : « Je me fous bien de savoir si un seul de ces jeunes passera jamais chez les 'pros', ou même s'il deviendra un bon amateur. J'essaie de les brancher sur quelque chose à quoi ils peuvent travailler. Pour les sortir de la rue. S'ils s'en vont au bout de deux ou trois ans et qu'ils vont braquer une banque, au moins ils l'auront pas braqué tant qu'ils étaient ici ». Et d'ajouter, pour faire bonne mesure : « C'est pas une église ici, mais ça fera l'affaire ». Même refrain dans la fameuse salle des frères Petronelli à Brockton, dans le Massachussets : « Les entraîneurs entrent dans la profession parce qu'ils aiment ça (...) C'est pas que j'aurais pensé avoir un champion du monde comme Marvin Hagler. Loin de moi une pareille idée. Je l'ai fait pour tirer ces jeunes de la rue » (in ANDERSON 1991, p. 37). Autant de démentis infligés à l'interprétation de John SUGDEN (1987) selon laquelle la fonction latente du *gym* amateur serait de produire des boxeurs professionnels capables de générer des profits monétaires qui viendraient enrichir l'entraîneur (au demeurant, l'écrasante majorité des amateurs ne « passent » pas chez les pros et seule une infime fraction des combattants professionnels gagnent des sommes dépassant un mauvais salaire ouvrier).

13. C'est ainsi que DURKHEIM (1912, p. 444) définit un sanctuaire dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*.

14. En trois ans de présence quasi quotidienne, je n'ai observé que trois incidents frisant l'affrontement physique à l'intérieur de la salle.

quelqu'un ou alors t'as des chances de te prendre une raclée pendant le *sparring*. Tout l'monde est copain et amical avec les autres, tout l'monde se parle¹⁵.

Autre vertu prisée par les jeunes (et les moins jeunes) qui cherchent asile dans le *gym* : personne ne vous demande rien sur votre vie personnelle ; on n'a pas à s'ouvrir et donc à se rendre vulnérable, ni à ressasser les contrariétés et les désappointements de l'existence quotidienne. Les sacs sont là, silencieux, immobiles, durs ; on se bande les mains, on enchaîne jusqu'à plus soif ses combinaisons devant le miroir, on taquine la poire de vitesse, on fait chanter la corde à sauter et l'on (s') oublie. Le temps de dix, douze, quinze rounds, on est à la fois pris — par et dans l'exercice — et libéré — des soucis, des contraintes et des dangers extérieurs. Tony encore :

Tu vois, pour moi la salle c'est comme méditer. Je trouve *la paix* et le relâchement et [j'ai] l'esprit en paix comme quand j'suis chez moi avec ma femme, dans notre vie privée à nous. À la salle... plus qu'à l'extérieur, dehors dans la rue, parce là qu'on doit faire face à des tas de (...) J'essaie de pas me faire prendre au piège (...) J'essaie d'trouver la paix. (Récité très vite) la salle me montre que j'pouvais faire quelque chose [de ma vie]. La salle me montre que j'ai pas besoin d'dépandre de personne. La salle me montre que j'peux faire aut'chose que *de traîner avec les gangs, de m'droguer, d'voler, d'attaquer les gens et d'détrousser les gens*, ou juste de finir en taule¹⁶.

Et il suffit, pour achever de se convaincre des propriétés prophylactiques de la salle de boxe vis-à-vis de la rue, de demander aux habitués du club ce qu'il serait advenu d'eux s'ils n'avaient pas pris le chemin du ring. Shante grimace avant de murmurer, la mine assombrie : « J'serais sûrement *mort* à l'heure qu'il est, pour tout t'dire sérieux. Ou 'accro', ou à vendre de la came ou leader de gang ou mort. Ouais, parce que c'est ça que j'faisais, j'faisais *rien de constructif* »¹⁷. L'analyse détaillée des histoires de vie des boxeurs confirme que l'entrée au gym fut l'aiguillage qui leur a permis, au moins pour un temps, d'échapper aux destinées auxquelles les pesanteurs sociales du ghetto semblaient les vouer, et qu'illustrent les trajectoires fatales de ces *running buddies* avec lesquels ils faisaient les quatre cents coups dans le quartier avant leur entrée dans l'ordre pugilistique. Il n'est pas un membre du club qui ne déplore, qui le décès d'un ami emporté par une overdose ou victime d'un crime de sang, qui la déchéance d'un cousin revendeur de « Karachi » ou « accro » à la « poudre d'ange » (les deux drogues en vogue ces années-là), qui encore l'exil d'un copain de lycée dans les geôles du pénitencier de l'État.

UNE ÉCOLE DE MORALITÉ : DISCIPLINE, RESPECT ET SOUCI DE SOI

Ben, dans un quartier comme ici, [les jeunes] ils viennent à la salle et ils *s'nettoient l'système*. Ils se gardent propre dans une atmosphère saine. Et ils apprennent la discipline de soi, comment prendre soin de soi, au point de vue mental *et* physique. Ils apprennent à s'entendre avec les autres, comment avoir des bons rapports dans ce monde sans être plein de colère. Comment, ben, comment *se comporter en tant que personne quoi*.

Eddie, entraîneur à Stoneland, 33 ans, ouvrier métallo¹⁸.

15. « Just the idea, the *respect* for the gym, that people have for d'gym an' the way [the old coach] make everybody *respect* the gym an' respect people aroun' in d'gym, y'know: no foul language, I mean, no talkin' loud an' no tryin' t'star' a fight' 'cause you get probably beat up in sparrin'. Everybody is frien'ly an' open with each other, everybody talk. »

16. « See, to me the gym is like meditat'in'. I find *peace* an' relaxation an' a peace of min' that's jus' like when I'm home with ma wife, with our own privacy. At d'gym... than I do out here, out here on d'street, because we gotta go through a lot of (...) I'm tryin' not to get caught up in the bind (...) I try to fin' peace. (Récité très vite) The gym show me that I coul' do somethin'. The gym show me that I can be my own man. The gym show me that I can do other thin's than the *gang-bangin'*, *use drugs*, *steal*, *rob people*, *stick people up*, or jus' end in jail ».

17. « I prob'y be *dead* now to be hones', I'm serious. Or on drugs, or sellin' drug or gang leader or dead. Yeah, 'cause tha's what I was doin', I wadden doin' *nothin' constructive*. »

18. « Well, in a neighbo'hood like this, [kids] come in d'gym and they find *cleanance*. They keep their self clean in a clean atmosphere. An' they learn self-discipline, how to take care of themselves, mentally an' physically. Learn how to get along with people, how to socialize in this world without bein' angry. Knowin' how to, y'know, knowin' *how to carry their self as a person*. »

Les vertus protectrices du *gym* ne tiennent pas au seul isolement qu'il procure et à la possibilité qu'il donne de ne point se trouver « au mauvais endroit, au mauvais moment », comme le suggère le dicton du ghetto. Si le club de boxe s'avère capable d'inoculer durablement contre les influences mortifères de la rue, c'est parce qu'il est le support d'un canevas de pratiques disciplinaires, d'une moralité spécifique et d'une économie affective qui sont autant de barrières contre le désordre individuel et collectif. Pour le dire autrement : c'est en tant qu'*espace social et moral*, plutôt que comme lieu physique, que la salle d'entraînement joue son rôle de cordon sanitaire contre la marginalité¹⁹.

Discipline, respect et soumission à l'autorité, hygiène corporelle et mentale, sens de la responsabilité et humilité, confiance et contrôle de soi, patience et politesse : telles sont les qualités que le *gym* inculque à ses membres par le seul fait de les enserrer dans un réseau étroitement imbriqué de routines corporelles et de règles collectives que tout membre se doit de suivre sans faillir. En effet, l'entrée dans le club a valeur d'engagement solennel (*sacramentum*) à se comporter « *as a gentleman, clean-cut person* », mais aussi à honorer du mieux possible les commandements de l'éthique pugilistique. Ce qui implique l'adoption d'un genre de vie austère, en rupture complète avec les conduites et les usages corporels, mentaux et sociaux en cours dans le quotidien du ghetto²⁰.

Vue de l'intérieur, la salle d'entraînement est, avant toute chose, un *dispositif disciplinaire*. Elle stipule des objectifs concrets — maîtriser un geste technique, assimiler une nouvelle tactique, augmenter son pouvoir d'agir, parfaire son intelligence en action — et fournit les moyens adéquats pour les réaliser. Elle stimule, dirige, borne et contient l'activité « donne des habitudes à la volonté et lui impose des freins », pour reprendre l'une des définitions qu'avance Durkheim (1963, p. 41) de la discipline. Elle exige et impose ponctualité, régularité et obéissance ; les moindres gestes, les occupations les plus anodines, les interactions les plus ténues y sont l'objet d'une surveillance tatillonne et d'un minutieux calibrage.

Levé aux aurores pour faire son *roadwork* quotidien (la course à pied forme le socle de l'endurance nécessaire au combat), un boxeur doit s'entraîner cinq à six jours par semaine et suivre sans dévier le programme établi avec son *coach*. Durant les deux heures que dure chaque séance en salle, il répète inlassablement les mêmes exercices selon un dosage finement ajusté (Wacquant 1989, pp. 48-51) : travail à la glace puis aux sacs, saut à la corde, assouplissements et abdominaux, et reprises de *sparring*²¹. Chacun sur son appareil, tous les pugilistes ouvragent de concert en tranches de trois minutes séparées par une plage de repos d'une minute (trente secondes à Stoneland) qui simulent le rythme d'un combat et synchronisent leurs ébats. Vu la rigueur de la préparation physique, le caractère répétitif voire rébarbatif, des exercices, la pénibilité des tâches, sans compter l'usure et l'entretien constant des parties stratégiques de l'organisme qu'elles supposent (notamment de l'enveloppe cutanée et des mains, mais aussi du visage et des pieds), il n'est guère surprenant que les boxeurs soient unanimes à dire que l'entraînement en salle instille en eux un sens affûté de la discipline.

D'autant que l'impératif de discipline ne s'arrête pas aux portes du club, bien au contraire. Car, outre le savoir-faire technique, le *coach* enseigne à ses disciples un « art du

19. Ce qui signifie que l'impact du *gym* dépend directement de la probité de l'organisation qui le sponsorise et de l'autorité du coach qui le dirige, comme le souligne ce boxeur du West Side : « N'importe qui peut ouvrir un local dans un quartier, et s'il est pas tenu comme il faut, tu penses, aussi bien c'est les gangs qui font la loi dedans, et ils vont être là assis sur les marches du *gym* à vendre leur came et tout le reste. Mais il faut qu'y ait un engagement du quartier, par les gens qui sont responsables en général, qui vont tenir la salle. » (« Anybody can put a building in a neighborhood, and if the facility is not ran properly, I mean, you can just as well have gangs runnin' the *gym*, sittin' here on the steps sellin' drugs and so forth. But there's gotta be some commitment by the community, by the people in charge in general, that are gonna run this place. »)

20. On pourrait reprendre nombre des analyses que développe Odile ARNOLD (1984) sur l'entrée dans la vie conventuelle des religieuses du 19^e siècle pour décrire l'arrachement au monde ordinaire qu'exige la poursuite de la vocation pugilistique.

21. Pour une explication technique claire et succincte des buts et des moyens de la préparation du boxeur, je renvoie à l'excellent manuel de BOUTTIER et LETESSIER (1978) ; pour une analyse plus affinée de l'entraînement du pugiliste comme « travail du corps », WACQUANT 1995b (spec. 70-75).

gouvernement de soi » qui vise à subordonner l'intégralité de leur existence à l'accomplissement de leur vocation — ce qu'à la suite de Michel Foucault, on peut appeler le *souci de soi pugilistique*, i.e., une modalité de vie, un soin du corps et de l'âme propices et conformes aux nécessités spécifiques du métier de boxeur, et que résume la notion indigène de « sacrifice ». De même que la *curia sui* de la civilisation antique, l'éthique pugilistique du sacrifice est à la fois « un devoir et une technique, une obligation fondamentale et un ensemble de procédés soigneusement élaborés » (Foucault, 1989, pp. 148-149) dont l'objet est de maximiser les capacités physiques et morales du boxeur au moment du combat. Elle lui commande de restreindre sévèrement sa vie sociale et familiale de sorte à ménager ses forces ; de suivre un régime alimentaire draconien qui lui permettra de descendre à son « poids de combat » optimal ; et, privation suprême, de s'abstenir de tout commerce érotique durant les semaines qui précèdent le match afin de ne pas dilapider les énergies patiemment accumulées. Il va sans dire que tous les boxeurs n'appliquent pas à la lettre le catéchisme pugilistique — loin s'en faut. Il n'empêche : la morale professionnelle du sacrifice constitue la norme régulatrice de toute pratique, l'idéal vers lequel chacun s'efforce de tendre dans la mesure de ses moyens (Wacquant, 1995b, 75-82).

Parce que les membres du club de boxe se plient aux mêmes exigences, s'affrontent aux mêmes épreuves et connaissent peu ou prou les mêmes privations, les mêmes joies et les mêmes déboires, ils en viennent à s'estimer les uns les autres²². Avec le respect d'autrui, accordé et reçu en retour, vient le respect de soi-même et la confiance trouvée ou retrouvée en ses moyens. La vie collective dans la salle est ainsi l'instrument d'une (re)constitution du soi, de ses potentialités, de ses obligations, et partant de sa valeur. Pour Lorenzo, qui a récemment rejoint Stoneland avec son entraîneur, le *gym* apporte

le respect, euh, la *fierté que t'as de toi-même*. C'est une chose que j'ai toujours appris de la salle, ça, depuis tout jeune, quoi. De grandir dans ce quartier dur, t'as des tas de types qu'ont le respect de personne, *pas la moindre considération*. La salle m'a appris, euh, à me valoriser moi-même et comment réaliser mes buts dans la vie, quoi, de me donner, qu'il te faut travailler dur pour vivre, quoi : t'as rien qui t'es donné sans effort²³.

Le *gym* contribue également à juguler ces « appétits individuels » dont Durkheim avertissait qu'ils sont « naturellement insatiables » en soustrayant ses membres à l'isolement social caractéristique de leur milieu d'origine et en les amenant à frayer avec des individus venus d'horizons sociaux variés. Selon Eddie, cette fonction de brassage social — même limité — est particulièrement enrichissante pour les jeunes de Stoneland : « Ils apprennent à s'adapter à des gens de tous les coins d'la ville, quoi, *des gens différents*. C'est important, ça, parce que les rapports avec les gens c'est important. Aussi tu peux pas passer tout'ta vie dans un seul quartier, sans être capable d'avoir des rapports avec des gens en dehors de ton quartier »²⁴. Dans le cas de Shante, sorti du pénitencier empli d'amertume et profondément désocialisé, le *gym* a fait office de « sas de décompression » qui lui a permis de reprendre confiance en autrui

22. Keith, boxeur pro et membre de Stoneland depuis trois ans : « Tous autant qu'on est dans l'*gym*, on est tous à la même enseigne. Ça m'est égal si t'es un bon boxeur ou pas, parce que même ton meilleur boxeur, il va avoir ses moments durs, en salle, à l'entraînement, à mettre les gants et à faire tout l'boulot que tu dois faire, *tous les jours*. Alors lui aussi il va respecter les autres, et aussi à l'extérieur du *gym*, je pense que si un jeune est à la salle, il *s'entraîne*, il va s'rendre compte que, hein, y a des types plus durs au mal que lui » (« We all in the *gym*, we go through the same thing. I don't care how good a fighter you is, 'cause even your best fighter have a hard time, in the *gym*, trainin', *ev'ryday*, sparrin', doin' all the work you got to do. So he would then begin to respect others, an' outside the *gym*, I think if the kid was in a *gym*, they *train*, they'll find out that, uh, it's guys tougher than 'em. »)

23. « Respect, uh, *pride about yourself*. That's one thing that I've always learned from the *gym*, since I was growin' up, y'know. Comin' up outa rough neighbo'hood, lotta guys come out with no respect or *no care* for anybody. The *gym* taught me respect, uh, how to 'preciate myself an' to fulfill, y'know, life goal, to go out, that you have to *work* for a livin', y'know : nothin's gonna come handy to you ».

24. « They learn to cope with people from all over d'city, y'know, *diffrent people*. Tha's important 'cause the social life is important. Also you just can't live in one neighbo'hood all your life an' not be able to socialize outside the neighbo'hood. »

et de retrouver peu à peu plaisir à la compagnie des hommes. Dans le cadre protégé de la salle, il a pu réapprendre

à *s'entendre avec les gens* et aussi, hein, à s'adapter à différents types de personnalités. Tu vois tous les types de gens qu'y a à la salle. Apprendre à s'entendre, à comprendre les gens, comprendre pourquoi ce type-là il est comme ça quoi, c'est des *leçons de vie que tu reçois dans cette salle* en fin de compte, ouais. Pour moi, la boxe ça vient en second : ce qui vient en premier, c'est que t'es là tous les jours, t'es en contact, t'écoutes, tu parles, tu comprends ce type²⁵.

Enfin, le *gym* renforce continûment la croyance selon laquelle, sur le ring comme sur les autres scènes de la vie, la détermination et l'effort individuels sont les seuls garants de réussite. Et que chacun ne doit s'appuyer que sur lui-même s'il entend améliorer son sort. Reese a tout juste 16 ans ; il s'est inscrit au Stoneland Boys Club il y a deux ans quand il a réalisé que se battre dans la rue devenait trop dangereux : « C'est que j'apprends à la salle c'est de *me discipliner* et de *compter sur moi-même*, de compter que sur moi et sur personne d'autre pour faire les choses pour moi. Aussi j'ai appris que, heu, ça existe pas de dire « j'peux pas »²⁶. Rien d'étonnant, donc, à ce que nombre de boxeurs comparent spontanément l'embrigadement qu'implique le *gym* à la vie régimentée dans cette autre institution totale qu'est l'armée.

Nul, parmi les boxeurs et les entraîneurs, ne doute un seul instant que les impératifs de discipline, d'abnégation et de respect qui prévalent au sein de la salle d'entraînement font tache d'huile et que leurs effets se diffusent bien au-delà de leur périmètre d'incubation. « Ça leur donne un brin de fierté, d'individualité, de mérite, *une direction* », élabore Smithie, un poids mi-lourd bien avisé sur la question vu sa profession d'animateur dans un centre pour jeunes délinquants.

Bon, ça leur donne pas forcément la direction qu'il leur faut prendre dans la vie, mais ça leur donne une direction d'où ils peuvent *atteindre* cette direction, tu suis ? Okay, c'est comme, c'est une *formule* que t'utilises dans le contexte d'un *gym*, que (avec emphase) si tu la convertis dans la vie, tu peux t'en sortir et tu peux réussir²⁷.

La connaissance et la maîtrise de soi qu'apporte l'ascèse pugilistique peuvent donner naissance à un sentiment de paix avec soi-même et avec le monde, qu'un jeune pro qui démarre sa carrière dans un *gym* du West Side exprime comme suit :

La boxe, la discipline que j'ai apprise par la boxe, je l'emporte aussi avec moi hors du ring. Ouais, elle se fait sentir au-delà. Elle *me fait mûrir*. Elle m'aide à me stabiliser, à me relaxer. Je me sens comme si j'suis un *guerrier en paix*. J'suis un guerrier, mais j'suis en paix, hein, parce qu'y a un temps pour se battre sur le ring, mais hors du ring, j'serre la main de mon adversaire et on est de nouveau amis. C'est comme ça que ça devrait être dans la vie²⁸.

Au total, les valeurs inculquées par l'apprentissage pugilistique sont, on le voit, très proches des valeurs de l'idéologie dominante de la méritocratie individuelle²⁹. Ce n'est donc

25. « *How to relate to people* an' jus' y'know workin' with diff'ren' personalities. You know how the diff'rent people we got in our gym. Learn to relate, understand' people, understand' why this guy's like this, y'know, you get *lessons of life in that gym basic'ly*, yeah. To me boxin' is d'small part: the larger part is bein' everyday, relatin', listenin', talkin', understandin' this guy. »

26. « What I'm taught here to do is *self discipline* and *self reliability*, to rely on one's self an' not depen' on others to work for you. I also learn here that uh, there's no such thin' as *I can't*. »

27. « It give 'em a bit of pride, individuality, self-worth, *a direction* (...) Now it may not offer them the direction in life in which they need to go in, but it gives 'em a direction in which how to *reach for* that direction, d'you follow me? Okay, see it's a formula that's utilized in a gym settin' that (avec emphase) if you will convert that formula in life, you can survive an' you can succeed. »

28. « The boxing, the discipline I learn in boxin' I take outsi' the ring too. Yeah, it carries over. *It matures me*. It helps me grow up, to relax. I feel as though I'm a *peaceful warrior*. I'm a warrior, but I'm peaceful, you know, 'cause it's a time to box in the ring, but outsi' the ring, I shake my opponent's han' an' we frien's again. Tha's how life shoul' be. »

29. En cela, le rôle de la salle de boxe est conforme à la fonction historique du sport de masse qui, loin de constituer un instrument de rupture et de contestation de l'ordre établi, a contribué à intégrer la classe ouvrière au sein de la culture bourgeoise, bien que de manière houleuse et fragmentaire (HARGREAVES, 1986).

pas sans justification que le vieux *coach* de Stoneland maintient, avec une certaine gravité, qu'il a, au long cours d'une vie toute entière dévouée à l'enseignement du Noble art, « produit un paquet de sacrés bons citoyens » Et que la confrérie des entraîneurs s'attribue une mission qui n'est pas sans rappeler celle des missionnaires partis civiliser les lointaines colonies africaines, cela moins en diffusant une doctrine religieuse constituée qu'en retissant la trame des signes et des pratiques corporelles les plus ordinaires (Comaroff et Comaroff, 1986).

AVENTURE ET HONNEUR

Le caractère monastique, pénitentiel presque, de la vie du boxeur est paradoxalement la source de sa grande richesse sensuelle et émotionnelle intérieure. La « systématisation des austérités » (Arnold, 1982, p. 139) qu'exige la préparation au combat est en effet au principe d'un approfondissement de la relation au corps propre, d'une concentration des forces psycho-physiques et d'une intensification de l'affectivité qui font de l'entraînement journalier une expérience vivifiante, grisante même, qui est à elle-même sa propre récompense. Il est difficile de communiquer par le verbe l'enivrement des sens que produit l'immersion au sein du *gym* et le magnétisme du paysage kinesthésique, visuel, auditif et tactile dans lequel le boxeur se trouve ainsi plongé (Wacquand, 1995a). On se contentera de noter que ceux qui s'en trouvent momentanément écartés ressentent un manque tout à fait comparable à celui du toxicomane en mal de dose³⁰.

C'est que le régime du boxeur est habité par une « tension expérientielle » qui lui confère nombre des caractéristiques d'une aventure selon Simmel (1971, p. 197). Les heures passées dans la salle forment un flot existentiel aux contours nettement découpés, à la fois isolé de la vie ordinaire et pris au plus fort de son flot, doté d'un tropisme distinctif qui fusionne le connu et l'inconnu, le routinier et l'imprévisible, l'immédiat et l'intemporel, la volonté conquérante et la soumission aux puissances de l'univers auxquelles on se donne. L'entraînement quotidien est une joute continue avec soi-même qui appelle une attention de soi à soi sans relâche ni concession et une herméneutique affinée de ses désirs, de ses limites et de ses possibilités les plus enfouies. Boxer participe d'une quête « d'intensité d'être » (Le Breton, 1991, p. 27) où la mise à l'épreuve indéfiniment réitérée de l'organisme et de la volonté, le risque recherché et assumé, la douleur crainte et muselée, la peur apprivoisée servent à repousser les frontières du soi. Le *gym* détache le boxeur de son passé et l'enjoint à puiser en lui-même les matériaux nécessaires pour confectionner son avenir et contribuer avec décision à l'avènement de la destinée qui est sienne³¹. Il fait de l'individu sa propre arène de défi et l'invite à se découvrir, mieux, à *se produire lui-même*.

Sorte d'ordalie volontaire sans cesse recommencée, l'épreuve pugilistique est une structure génératrice de sensations et de significations qui s'oppose à l'anomie ambiante du ghetto et opère une débanalisation de la vie (*Ausseralltaglichkeit* dans le vocabulaire de Max Weber) qui dissipe la grisaille quotidienne et arrache aux déterminations communes. Devenir membre d'un *gym*, c'est refuser de disparaître dans la masse et d'être comme monsieur-tout-le-monde, ce qui revient en l'occurrence à une condamnation à l'invisibilité sociale à perpétuité.

30. Aussi incroyable que cela puisse m'apparaître avec le recul, pendant les phases les plus intensives de cette recherche, j'ai sérieusement envisagé de mettre définitivement au rencart mes activités intellectuelles afin de me consacrer à plein temps à la boxe avec l'objectif de « passer pro ».

31. Le champion canadien George Chuvalo (in BRUNT 1987 p. 165, c'est moi qui souligne) exprime très bien cela : « La vie devient ennuyeuse parfois (...) Au moins quand tu combats il y a un peu d'action, t'as une raison de vivre, quelque chose qui te donne la pêche. C'est très excitant de combattre. Tu t'entraînes, tu as le sentiment permanent d'avoir un but fixé. Il se passe quelque chose. *À chaque combat tu peux changer ta vie*. Tu peux caracoler sur les sommets, tu combats un tocard quelconque et tu perds — hey ! T'es dans le pétrin. Tu bats un type mieux classé que toi et tu montes une autre marche de l'échelle. *C'est le moment où tu fais ton histoire* » (« *It's like history-making time* »).

C'est clamer haut et fort, de tout son corps et son cœur, sa volonté de s'élever au dessus du moyen, du médiocre, en s'affiliant à une confrérie entourée d'une mystique virile et d'une aura considérables au sein de la communauté noire.

Le Noble art s'inscrit en effet dans la longue tradition de ces métiers du corps qui incarnent la résistance et le courage du petit peuple du ghetto face à l'adversité sociale et raciale³². Charles Keil montre dans son étude classique *Bluesmen* que les professions du spectacle, parmi lesquelles il range chanteurs, musiciens, prêtres, comédiens, *disc jockeys* et autres sportifs (il mentionne explicitement Sonny Liston et Mohammed Ali), composent « ce domaine particulier de la culture noire au sein duquel les hommes de couleur ont éprouvé et préservé leur humanité » (1966, p. 15). *Le pugiliste participe de ce complexe du héros culturel* ; il est l'un de ces « maîtres du son, du mouvement et du rythme » (Keil, 1966, p. 16) qui incarnent les orientations axiologiques centrales de la culture orale et kinétique du ghetto : le courage physique et le goût de la performance, l'astuce et l'indifférence au mal, la débrouille et la prise de risque, sans oublier un sens exacerbé de l'individualité. Mieux encore : la vocation pugilistique est *doublément prisée*, car elle allie — bien que de manière imparfaite et instable — les qualités masculines respectées par la rue aux valeurs conventionnelles d'effort individuel et de régularité sanctifiées par la société dominante. Et elle est censée faire gagner beaucoup d'argent, idéal que partagent le beau monde des quartiers bourgeois et le demi-monde du ghetto.

Le *gym* est l'espace agonistique dans lequel chacun (i.e. chaque *homme* digne de ce nom) peut acquérir la dignité publique qui lui est déniée à l'extérieur, en se soumettant aux règles et aux rites qui instituent l'appartenance à cette confrérie à part que constituent les gladiateurs des rings. Dans le « carré de lumière », chacun peut faire démonstration d'habileté et de « cœur » mais aussi forger son style propre, établir sa « griffe », et donc marquer sa distinction. Le *gym* est ce lieu où l'on devient à la fois semblable et unique, *connu et reconnu* des confrères et, en même temps, *différent* d'eux³³. Pour cet entraîneur blanc, transfuge d'un *gym* de la Petite Italie de Chicago, c'est là l'un des principaux attraits de la salle pour les jeunes qui viennent y chausser les gants :

Ils viennent à la salle parce qu'ils sentent qu'ils *pourraient devenir quelqu'un*, ils sont quelqu'un, on les *traite comme il faut*, ils, ils ont le sentiment qu'ils *accomplissent* quelque chose pour de bon, et peut-être que dans leur environnement habituel, *ils sont rien*, ils se font *balloter* à droite à gauche, par leurs gens à eux et, au moins, quand ils viennent à la salle, ils peuvent échapper à tout ça, et c'est ça qui les change, la vie des gens³⁴.

De l'aura qui entoure la profession de boxeur découle l'admiration dont ceux qui s'y engagent jouissent dans le microcosme du ghetto (Hare, 1971, p. 5). Vulgaire tocard (*bum*) ou champion confirmé, vaillant routier ou espoir en ascension, amateur vert ou professionnel averti : qu'importe leurs talents entre les cordes et leurs perspectives de carrière, souvent moins brillantes encore sur le ring que sur le marché du travail déqualifié auxquels ils

32. De Papa Jack Johnson à Mohammed Ali, les champions de boxe afro-américains occupent une place de choix parmi les figures de proue de la défiance à la domination blanche (LEVINE, 1977 ; ROBERTS, 1983 ; ASHE, 1988).

33. Vue sous cet angle, la salle de boxe est un équivalent structural de ce « coin de rue » que s'approprient les (sous) prolétaires du ghetto qui ne parviennent pas à s'attacher à d'autres lieux (plus « respectables ») de sociabilité régulière : « [Le bar] Chez Jelly est un lieu où l'on peut être quelqu'un, le support d'une négociation de statut où les gens importent les uns aux autres ; ils se tiennent au courant de ce qui advient à autrui. Parmi leurs semblables, les membres du groupe peuvent agir en tant que pairs » (ANDERSON, 1976, p. 192).

34. « They go to the gym because they feel *they could be someone*, *they are someone* they're *treated right* they, they feel like they're really *doin'* somethin', and may be in the environment they're in, *they're nothin'*, they're *pushed around* by their own people and at least they go to the gym, they get away from things like that, an that's what changes them, peoples lives. »

s'évertuent à échapper, tous reçoivent l'approbation et la reconnaissance indivises de la collectivité des pairs³⁵. Et tous sont tenus par le cercle des parents, amis et voisins comme des modèles à imiter pour leur morale ascétique et leur volonté de réussite, ainsi que l'indique cet extrait de mon carnet de terrain :

Dwayne tient une petite échoppe de barbier coiffeur sur la 73^e rue, le long de la voie de chemin de fer qui marque la frontière entre le quartier dégradé, foisonnant de revendeurs de drogue, où habite Curtis et le secteur noir bourgeois de Pill Hill [ainsi nommé du fait de la concentration de médecins et autres professions libérales]. Il connaît Curtis et sa famille depuis dix-sept ans. Ils sont allés ensemble au lycée et il se targue d'être son coiffeur en titre. Avant chaque combat (quand il a de l'argent), Curtis vient se faire raser la nuque dans son salon et ils parlent boxe. La discussion englobe les amis de passage et les connaissances du cru : « T'as un tas de copains qui viennent et ils le voient et ils discutent tous avec lui, ils lui demandent quand c'est son prochain combat et comment ils font pour aller le voir combattre hein et où il aura lieu et, heu, ils veulent savoir, ils veulent juste savoir et ils aiment bien — *ils aiment bien le voir*, quand il vient dans le coin, *il égaie le salon* ».

Dwayne et ses amis envient la « carrière » de Curtis, qu'ils perçoivent comme « excitante » et susceptible de lui permettre de s'élever dans la société. Il est pour eux une sorte de héros indigène (« Il a fait beaucoup pour le quartier *rien qu'en boxant* — tout le monde *le respecte*, et c'est quelqu'un de vraiment bon ») et sa réussite supputée, espérée (et jalouée par certains) sert de modèle au quartier tout entier : « Le quartier est tellement *encombré* par, hein, tellement de trucs. C'est vraiment super, ça t'encourage de voir quelqu'un qui vient du quartier et qui s'en sort, qui s'en sort bien, hein. Comme quoi, c'est, c'est un *truc super*, quoi. Parce que c'est dur de s'en sortir, hein, dans un petit quartier comme ici ³⁶. »

À ce titre, il est révélateur que les dealers de drogue, qui sont le fer de lance du nouveau « capitalisme de pillage » qui domine aujourd'hui l'économie du ghetto (Wacquant 1993), se placent eux-mêmes *en dessous* des boxeurs dans l'échelle locale du prestige et du mérite. Des jeunes revendeurs de came dans sa cité du South Side, Rodney, qui ferraille avec les pros de Stoneland depuis bientôt trois ans, dit : « Ils me respectent, hey ! que je vais réussir, m'en sortir quoi, hey ! Ils reconnaissent mon mérite que, hey !, parce que *j'ai une chance*. [Ils pensent que tu te débrouilles mieux qu'eux ?] Ouais, ouais. [Même s'ils gagnent plus d'argent que toi ?] Ouais, ils pensent que je suis le droit chemin, j'ai pris la bonne voie ³⁷. »

Aussi médiocres que soient ses chances de monter dans la hiérarchie pugilistique et de profiter de ses revenus éventuels, le plus modeste « boxeur de club » a pour lui, outre les dividendes du capital symbolique accumulé au fil des décennies par la confrérie, d'avoir

35. Approbation que le vieux coach de Stoneland formule en ces termes : « Il te faut être un sacré bonhomme pour faire un boxeur. Comme, je tire mon chapeau à quiconque monte là-haut (il pointe vers le ring d'un mouvement du chef), que ce soit un amateur qui fait un trois rounds, qu'il perde ou qu'il gagne, s'il tient le choc et il fait de son mieux et il s'est préparé pour, ou un professionnel qui combat un dix rounds ou un douze rounds : s'il est prêt, *je lui tire ma révérence* » (« It takes a *helluva man* to be a fighter. See, I give anybody credit tha' go up in there whether it's a three-round amateur fighter, win or lose, if he stays in there an' do his best and prepared for it or a ten- or twelve-round profess'nal fighter: if he's ready, *I'll pat 'im on his back*. »)

36. « A lotta friends come in and they see him they all talk to him, ask him when is his next fight or how they go by comin' to see the fight or you know where is it being held, and uh they wanna *know*, they just wanna *know* an' they like — *they like to see him*, when he comes around, *he brightens up the place* (...) He's done a lot for the neighbo'hood *just by boxing* — everybody *looks up to 'im*, an' he's a good-good person (...) The neighborhood is so *congested* with you know a lotta things. It's really good, encouraging to see someone really come from the neighbo'hood an' make it, *make it good*, you know. So it's, it's a *wonderful thing*. 'Cause it's really hard makin' it you know in a small neighbo'hood like this. »

37. « They look up to me, hey ! that I'm gonna make it again, hey ! They give me all, all the benefit that hey, 'cause *I got a chance*. [They think you're doing better than them ?] Yeah, yeah. [Even though they're making more money ?] Yeah, they think I'm doin' the right way, goin' the right way. »

« pris la bonne route » et de faire « quelque chose de lui-même ». Le *gym* lui a offert une alternative « *legit* » aux carrières illégales et immorales de l'économie de la rue et il l'a saisie. Et avec elle sa vie.

Loïc J.D. WACQUANT
Department of Sociology
University of California-Berkeley
Berkeley, CA 94720-1980

RÉSUMÉ

À partir d'une étude ethnographique de longue durée dans un club du South Side de Chicago, cet article pointe trois des fonctions sociales et morales que remplit une salle de boxe dans le ghetto noir américain contemporain. Le *gym* est avant tout un bouclier protecteur contre la violence et l'insécurité qui règnent dans le quartier, un *sanctuaire* qui permet de se couper de la rue et d'échapper, fût-ce pour un temps, aux mauvais sorts auxquels elle voue ceux qui se prennent dans ses rêts. La salle de boxe est ensuite une *école de moralité* au sens de Durkheim, une machine à inculquer l'esprit de discipline, le respect d'autrui et le souci de soi indispensables à l'éclosion de la vocation pugilistique, mais dont les dividendes sont distribués dans les domaines les plus variés de la vie familiale et sociale. Enfin, le *gym* est le vecteur d'une *débanalisation de la vie quotidienne* : la routine et le dressage corporel y donnent accès à un univers sensoriel et émotionnel particulier où se mêlent aventure, honneur masculin et prestige. Le caractère monastique sinon pénitentiel du « programme de vie » pugilistique fait de l'individu sa propre arène de défi et l'invite à se découvrir, mieux : à se produire lui-même. Et l'acceptation dans une confrérie virile que signale l'appartenance au *gym* permet de s'arracher à l'anonymat de la masse et de s'attirer l'admiration et l'assentiment de la société locale.

ABSTRACT

Based on a long-term ethnographic and participant-observation study of a club located on the South Side of Chicago, this article outlines three of the social and moral functions that a boxing gym fulfills in the contemporary black American ghetto. The gym is first a protective shield against the violence and insecurity that pervade the neighborhood, a *sanctuary* that allows its members to cut themselves off from the street and to escape, if for a limited time, the fates to which the latter consigns those who fall under its influence. The boxing gym is also a *school of morality* in Durkheim's sense: a machine for inculcating the spirit of discipline, mutual respect and care of self indispensable to the blossoming of the pugilistic vocation but whose benefits are felt in the most diverse areas of social and family life. Finally the gym is the vehicle for the *deroutinization of everyday life*: in it, bodily routines and drilling open up a unique sensory and emotional universe which interweaves adventure, masculine honor, and prestige. The monastic, if not penitential, character of the pugilistic « life program » makes the individual over into his own arena of challenge and invites him to discover himself, better yet, to produce himself. And the acceptance in a virile fraternity signaled by membership in the gym allows one to tear away from the anonymity of the mass and to attract the admiration and assent of the local society.

RESUMEN

Basado en un extenso estudio etnográfico de un club del sur de Chicago, este artículo destaca tres funciones sociales y morales que cumple un gimnasio pugilístico en el ghetto norteamericano contemporáneo. El gimnasio es antes que nada un escudo protector contra la violencia y la inseguridad que reina en el barrio, un *sanctuario* que permite a sus miembros evitar la calle y escapar, aunque sea provisoriamente, a las malas influencias que este lugar destina a los que caen en sus redes. El gimnasio pugilístico es también una *escuela de moralidad* según Durkheim : una máquina inculcadora de disciplina, de respeto al prójimo y de preocupación personal indispensables al brote de la vocación pugilística pero cuyos beneficios se vierten hacia los dominios más variados de la vida familiar y social. Por último, el gimnasio es el vector de una *desvanalización de la vida* cotidiana : la rutina y el adiestramiento corporal dan acceso a un universo sensorial y emocional especial donde se entremezclan aventura, honor masculino y prestigio. El carácter monástico o más bien penitencial del « programa de la vida pugilística » hace del individuo su propio campo de desafío y lo invita a descubrirse o mejor aún a conocerse a sí mismo. Y la aceptación en una confraternidad viril que indica la pertenencia al gimnasio, permite salir del anonimato y de ganarse la admiración y la aprobación de la sociedad local.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, Dave (1991), *In the Corner: Great Boxing Trainers Talk About their Art*, New York, Morrow.
ANDERSON, Elijah (1976), *A Place on the Corner*, Chicago, The University of Chicago Press.
ARNOLD, Odile (1982), *Le corps et l'âme. La vie des religieuses au XIX^e siècle*, Paris, Seuil.
ASHE, Arthur, Jr. (1988), *A Hard Road to Glory: A History of the African-American Athlete Since 1946*, vol. 3, New York, Warner Books.
BARRAT, Martine (1993), *Do or Die*, Avant-propos de Martin Scorsese, New York, Viking.

- BOURGOIS, Philippe (1994), « From Jibarito to Crack Dealer : Confronting Capitalism in Spanish Harlem », in Jane Schneider et Rayna Rapp (éd.), *Articulating Hidden Histories: Anthropology, History and the Influence of Eric R. Wolf*, Berkeley, University of California Press.
- BOUTTIER, Jean-Claude et Jean LETESSIER (1978), *Boxe : la technique, l'entraînement, la tactique*, Paris, Éditions Robert Laffont.
- BRUNT, Stephen (1987), *Mean Business: The Rise and Fall of Shawn O'Sullivan*, Markham, (Ontario), Penguin.
- COMAROFF, Jean et John COMAROFF (1986), « Christianity and Colonialism in South Africa », *American Ethnologist*, 13, pp. 1-19.
- DURKHEIM, Émile [1902-03] (1963), *L'éducation morale*, Paris, Presses universitaires de France.
- DURKHEIM, Émile [1912] (1976), *Les structures élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses universitaires de France.
- FOUCAULT, Michel (1989), *Résumés des cours, 1970-1982*, Paris, Éditions Juillard.
- FRIED, Ronald K. (1991), *Corner Men: Great Boxing Trainers*, New York, Four Walls Eight Windows.
- GOLDSTEIN, Alan (1981), *A Fistful of Sugar*, New York, Coward, McCann and Geoghegan.
- HARE, Nathan (1971), « A Study of the Black Fighter », *Black Scholar*, 3, pp. 2-9.
- HARGREAVES, John (1986), *Sport, Power, and Culture*, Cambridge, Polity Press.
- KEIL, Charles (1966), *Urban Blues*, Chicago, The University of Chicago Press.
- LE BRETON, David (1991), *Passions du risque*, Paris, Anne-Marie Métailié.
- LEVINE, Lawrence (1977), *Black Culture and Black Consciousness*, Oxford, Oxford University Press.
- MASSEY, Douglas et Nancy DENTON (1993), *American Apartheid*, Cambridge, Harvard University Press.
- MERRY, Sally Engle (1988), « Urban Danger : Life in a Neighborhood of Strangers », in George Gmelch et Walter P. Zenner (éd.), *Urban Life: Readings in Urban Anthropology*, Prospect Heights, (Illinois), Waveland Press, pp. 63-72.
- MOLLENKOPF, John H. et Manuel CASTELLS (éd.) (1991), *Dual City: Restructuring New York*, New York, Russell Sage Foundation.
- PLIMPTON, George (1988), « Three With Moore », in Joyce Carol Oates et David Halpern (éd.), *Reading the Fights*, New York, York, Prentice-Hall Press, pp. 150-170.
- PLUMMER, William (1989), *Buttercups and Strong Boys: A Sojourn at the Golden Gloves*, New York, Viking.
- RIEMER, Jeffrey M. (1977), « Varieties of Opportunistic Research », *Urban Life*, 5-4 (janvier), pp. 467-477.
- SÁNCHEZ-JANKOWSKI, Martín (1994), « From Violent City to the City of Violence », Communication aux Journées annuelles de l'Association française d'études américaines, La Rochelle, 27-28 mai.
- SIMMEL, Georg [1911] (1971), « The Adventurer », in Donald N. Levine (éd.), *On Individuality and Social Form*, Chicago, The University of Chicago Press, pp. 187-198.
- SUGDEN, John (1987), « The Exploitation of Disadvantage: The Occupational Sub-Culture of the Boxer », in J. Horne, D. Jary et A. Tomlinson (éd.), *Sport, Leisure, and Social Relations*, London, Routledge and Kegan Paul, pp. 187-209.
- ROBERTS, Randy (1983), *Papa Jack: Jack Johnson and the Era of White Hopes*, New York, The Free Press.
- TAYLOR, Carl (1989), *Dangerous Society*, East Lansing (Michigan), Michigan State University Press.
- VIGIL, James Diego (1988), *Barrio Gangs: Street Life and Identity in Southern California*, Austin, University of Texas Press.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1989), « Corps et âme : notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 80 (novembre), pp. 33-67.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1992a), « The Social Logic of Boxing in Black Chicago: Toward A Sociology of Pugilism », *Sociology of Sports Journal*, 9-3 (septembre), pp. 221-254.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1992b), « Décivilisation et démonisation: la mutation du ghetto noir américain », in Christine Fauré et Tom Bishop (éd.), *L'Amérique des Français*, Paris, Éditions François Bourin, pp. 103-125.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1993), « De l'Amérique comme utopie à l'envers », in Pierre Bourdieu et al., *La misère du monde*, Paris, Seuil, pp. 169-179.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1994), « West Side Story à Chicago », *Projet*, 238 (mai), pp. 53-61.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1995a) « The Pugilistic Point of View: How Boxers Think and Feel About Their Trade », *Theory and Society*, in press.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1995b) « Pugs at Work : Bodily Capital and Bodily Labour Among Professional Boxers », *The Body and Society*, 1-1, 65-93.
- WACQUANT, Loïc J.D. (1995c), « Red Belt, Black Belt: Racial Exclusion, Class Inequality, and the State in the American Ghetto and the French Urban Periphery », in Enzo Mingione (éd.), *The New Urban Poverty in Advanced Societies*, Oxford and New York, Basil Blackwell.
- WILEY, Ralph (1989), *Serenity: A Boxing Memoir*, New York, Henri Holt and Company.
- WOLF, K.H. (1964), « Surrender and Community Study : The Study of Loma », in A.J. Vidich et J. Bensman (éd.), *Reflections on Community Studies*, New York, Wiley, pp. 233-263.